



## *Materia medica*

# Circulation des livres et construction des savoirs au Moyen Âge et à la Renaissance

28 mars et 23 mai 2013

## Résumés des communications

**Philippe BOBICHON** (IRHT), **Colette SIRAT** (IRHT-EPHE) et **Laurent HÉRICHER** (BNF)

« Les manuscrits hébreux de *materia medica* dans les collections de la Bibliothèque nationale de France. »

Les 107 manuscrits qui composent le fonds d'ouvrages de médecine, de chirurgie et de pharmacopée de la Bibliothèque nationale de France sont représentatifs de l'histoire de la médecine au Moyen Âge. On n'y voit guère d'ouvrages composés ou étudiés en zone ashkénaze (France du nord, Angleterre, Allemagne) ; en revanche est largement représentée la production de manuscrits médicaux dans les pays musulmans et en Europe méridionale.

Les manuscrits en arabe de médecins musulmans et juifs, leur traduction en hébreu ainsi que les traductions du latin montrent que les médecins juifs utilisaient la totalité de la science médicale disponible à leur époque. À côté d'Hippocrate, de Galien et d'Avicenne, on trouve un certain nombre de recueils de recettes populaires.

**Marie CRONIER** (IRHT)

« Comment Dioscoride est-il arrivé en Occident ? À propos d'un manuscrit byzantin, entre Constantinople et Venise. »

Pendant tout le Moyen Âge, l'Europe Occidentale (à l'exception de la région hellénophone de l'Italie du Sud) n'a eu accès au texte de la grande encyclopédie pharmacologique qu'est le *Περὶ ὕλης ἰατρικῆς-De materia medica* de Dioscoride (seconde

moitié du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère) qu'à travers des traductions latines. À partir du début du xv<sup>e</sup> siècle, cependant, l'arrivée en Italie de quelques manuscrits byzantins conservant ce traité dans sa langue originelle en permet la redécouverte, qui marque le début de son extraordinaire succès parmi les humanistes du xvi<sup>e</sup> siècle. On s'intéressera ici à celui de ces manuscrits grecs qui a eu l'influence la plus importante puisqu'il est, indirectement, à l'origine de la première édition Aldine de Dioscoride (Venise, 1499) dont le texte, moyennant quelques modifications, sera repris dans presque toutes les éditions et traductions du xvi<sup>e</sup> siècle : le *Parisinus gr.* 2183, volume produit à Constantinople au milieu du xiv<sup>e</sup> siècle et qui, avant son achat à Venise pour la bibliothèque de François I<sup>er</sup>, est vraisemblablement passé, au cours de la seconde moitié du xv<sup>e</sup> siècle, par le Péloponnèse puis par l'île de Corfou, où il a connu de multiples enrichissements et a donné lieu à la copie de nombreux apoglyphes destinés à un public occidental. Cela en fait un jalon de tout premier ordre dans la diffusion du texte dioscoridéen en grec à la Renaissance.

**Isabelle DRAELANTS** (CNRS, Centre de médiévistique Jean-Schneider)

« La *Practica medicinae* d'Arnold de Saxe : autorités gréco et arabo-latines, genre et destination du traité. »

Le traité de médecine pratique d'Arnold de Saxe, intitulé par son auteur *Practica medicinae* ou *De causis morborum et figuris simplicibus quoque compositis medicinis*, est un traité de médecine pratique organisé selon les affections ordonnées de la tête aux pieds. C'est en effet ce qu'annonce la rubrique du seul manuscrit connu, conservé à Copenhague, provenant du *Collège amplonien* d'Erfurt et daté du xv<sup>e</sup> siècle : *De egrotantibus partibus omnium membrorum a capite usque ad pedes*. La matière de chacune des rubriques, à l'intérieur des chapitres, est organisée en séparant la description de la maladie, truffée de citations de médecins antiques, arabes et médiévaux, de son traitement par des médecines simples ou composées.

Après avoir situé la place de ce traité, découvert par nos soins, par rapport aux autres œuvres d'Arnold de Saxe produites au milieu du xiii<sup>e</sup> siècle, notre intervention précisera les sources médicales mises en œuvre par le compilateur et s'interrogera sur le degré de professionnalisation médicale de son auteur. Les types de traitement proposés seront examinés en focalisant l'attention sur la pharmacopée de référence utilisée.

Ce sera l'occasion de mettre en évidence la présence importante, dans la version conservée dans le manuscrit du xv<sup>e</sup> siècle, des *Questions sur l'Antidotaire Nicolas* de Jean de Saint-Amand, médecin parisien mort en 1304 ou 1307, bien après la date probable de la rédaction de la *Practica medicinae*. La présence de ces extraits d'un auteur très largement répandu dans l'aire germanique (une première estimation donne 102 manuscrits de Jean de Saint-Amand dans cet espace, dont 22 à Erfurt, pour 32 manuscrits français, italiens, belges et anglais, dont 15 parisiens) pose la question du statut de cette version de la *Practica medicinae*

et des modalités de la compilation et de la transmission de sa pharmacopée. Qui en fut l'utilisateur ? Et préalablement, quel fut initialement le public visé ? Un examen attentif du contenu et des rubriques, comme celle intitulée *in spacio inveni*, permet d'avancer quelques réponses.

### **Françoise FERY-HUE (IRHT)**

« Les manuscrits du *Traité sur le romarin* (XIII<sup>e</sup> - XVI<sup>e</sup> siècles) : comment la mise en page du texte varie en fonction de la langue de celui-ci. »

Le romarin (*Rosmarinus officinalis L.*), petit arbrisseau aromatique, à feuilles étroites et persistantes et à fleurs axillaires de couleur bleue, croît en abondance sur le littoral méditerranéen. Son parfum aromatique, symbole d'amour et de prospérité dans la Grèce antique, et ses propriétés stimulantes lui ont valu d'occuper une place non négligeable dans les traités de botanique médicale depuis Dioscoride. Sous le nom – latinisé par les copistes – de *ros marinus*, voire *rosa marine*, le romarin a figuré dans tous les carrés d'herbes aromatiques et médicinales des abbayes médiévales, jusqu'en Écosse.

Outre des mentions nombreuses chez les principaux auteurs médiévaux latins, il a fait l'objet, sur une période qui va du XIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle, de trois traités spécialisés distincts : le *Traité sur le romarin*, qui fut un moment attribué à tort à Aldebrandin de Sienne, un écrit sur le *Vin de romarin* et les *Propriétés du romarin*, sorte de version allongée du premier traité. Ces trois textes existent dans la majorité des langues européennes au Moyen Âge ; ils entretiennent entre eux des rapports complexes d'emprunts réciproques et figurent souvent dans les mêmes témoins manuscrits.

Le plus ancien des trois traités et certainement le plus répandu dans l'Occident médiéval, le *Traité sur le romarin* occupe le plus souvent entre un et deux feuillets dans d'épais recueils médicaux ; il adopte une structure par articles (vingt-six articles en théorie) qui le rapproche du genre de la recette médicale. Ce traité n'est jamais le texte principal du manuscrit et, quelle que soit sa position à l'intérieur du volume, il s'adapte au type de mise en page choisi par le ou les copistes pour les grandes œuvres constitutives de ces recueils. Centré sur ce *Traité sur le romarin*, mon propos voudrait esquisser une comparaison entre les mises en page adoptées pour le texte selon les langues utilisées : langues vernaculaires et latin. La structuration du traité, les modalités de sa copie, l'introduction d'aides à la lecture sont-elles associées plus particulièrement à certaines langues ?

### **Brigitte GAUVIN (Université de Caen) et Catherine JACQUEMARD (Université de Caen)**

« La transmission de la *materia medica* : le témoignage de l'*Hortus sanitatis*. »

L'*Hortus sanitatis*, publié pour la première fois en 1491 à Mayence par l'éditeur Meydenbach, est un vaste ouvrage de compilation qui balaie l'ensemble des domaines utilisés

dans la pharmacopée. Il est composé de cinq livres consacrés aux plantes, animaux, oiseaux, poissons et pierres, dont les chapitres sont classés suivant l'ordre alphabétique, d'un traité sur les urines et de deux livres d'index. Les grandes sources en sont le *Speculum naturale* de Vincent de Beauvais, les *Pandectes* de Mathieu Silvaticus et le *De animalibus* d'Albert le Grand pour les cinq premiers livres, et le traité des urines n'est autre que le *De urinis* de Bartolomeo da Montagnana, légèrement amputé. À première vue, l'*Hortus sanitatis* donne toutes les apparences d'un ouvrage de pharmacopée : les ambitions qu'il affiche dans son prologue et son titre, les nombreuses autorités médicales citées dans le prologue, sa composition, avec notamment les livres d'index organisés par remèdes et par maladies, sa parenté avec l'illustre *Gart der Gesundheit*, le découpage des chapitres en *Natura* et *Operationes* sont autant d'éléments qui incitent à l'aborder en ce sens. Mais si cette intuition est avérée concernant les livres consacrés aux plantes et aux pierres, il en va tout autrement dans les livres consacrés aux animaux, aux oiseaux et aux poissons : dans ceux-ci, le livre des *Pandectes* n'est plus utilisé comme source et le recours à Vincent de Beauvais et Albert le Grand modifie l'équilibre entre médecine et philosophie naturelle au profit de cette dernière ; l'étude précise des parties prétendument consacrées à la pharmacopée et des illustrations confirme à quel point l'*Hortus sanitatis* s'affranchit dans son contenu de la pharmacopée pour ouvrir la voie aux grands ouvrages d'histoire naturelle qui virent le jour au XVI<sup>e</sup> siècle.

**Alessia GUARDASOLE** (CNRS, UMR 8167 Orient et Méditerranée)

« Quelques problèmes dans la tradition manuscrite du *De compositione medicamentorum secundum locos* de Galien. »

Ma présentation portera sur la tradition manuscrite du traité de pharmacologie du médecin grec Galien (II<sup>e</sup> s. de notre ère) *Sur la composition des médicaments selon les lieux* (*De compositione medicamentorum secundum locos*).

Après un aperçu des manuscrits connus et de leurs caractéristiques générales, je compte soumettre à l'attention des collègues les particularités de trois *codices*, le *Vaticanus Urbinas gr. 67* (XIV<sup>e</sup> siècle, pour ce qui concerne le traité en question), le *Marcianus gr. app. cl. V, 7* (coll. 1054) et l'*Athos, Lavr. Ω 69* (1879) (les deux du XIV<sup>e</sup> siècle).

**Brigitte MONDRAIN** (EPHE, Sciences historiques et philologiques)

« La lecture du *Dynaméron* de Nicolas Myreperse à Byzance. »

Le *Dynaméron* de Nicolas Myreperse est un riche recueil de recettes médicales, dont on attribue la composition à un médecin actif à la cour de l'empereur de Nicée au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle. La structure du traité et l'usage pratique qu'elle permet auraient laissé attendre une large diffusion de l'ouvrage à Byzance, d'autant plus que le traité a connu en Occident un grand succès à partir de la traduction latine que Leonhard Fuchs a éditée en 1549.

Le *Dynaméron* n'a pourtant pas une tradition manuscrite bien vaste en grec, mais les témoins les plus anciens qui le transmettent présentent des caractéristiques très particulières, qui méritent d'être analysées pour tenter de comprendre la lecture qui a été faite de ce recueil à Byzance.

**Laurence MOULINIER-BROGI** (Université de Lyon II)

« La tradition manuscrite de la pharmacopée d'Hildegarde de Bingen. »

Le *Liber subtilitatum diversarum naturarum creaturarum* de Hildegarde de Bingen (†1179), rebaptisé *Physica* par son premier éditeur à la Renaissance, est à la fois une encyclopédie dans la tradition de l'*Hexaemeron* et une pharmacopée, où chaque élément fait l'objet d'une notice décrivant sa nature et ses emplois. Le savoir botanique de l'abbesse, notamment, que notre époque se réapproprie avec enthousiasme, est remarquable, et il fut tenu pour tel au Moyen Âge, comme l'attestent les manuscrits récemment découverts pour certains : il ressort de leur étude d'une part que le *liber de plantis* semble s'être détaché du reste de l'œuvre pour constituer un herbier autonome, et d'autre part qu'il fit assez tôt l'objet de traductions en langue vulgaire. Mais un même phénomène affecta d'autres sections de l'œuvre, et le *liber de lapidibus*, par exemple, connut lui aussi une circulation autonome. Deux éditions critiques de la *Physica* ayant enfin été publiées récemment, on tâchera de faire le point ici sur la circulation, intégrale ou fragmentaire, de l'œuvre naturaliste de Hildegarde, ainsi que sur l'état de la recherche concernant sa diffusion en vernaculaire.

**Donatella NEBBIAI** (IRHT)

« Les livres de Jean Durand († 1416), médecin et astrologue, avec quelques observations sur la *materia medica* dans les bibliothèques parisiennes. »

Les religieux (séculiers et réguliers) ont joué un rôle important dans la constitution des savoirs médicaux au Moyen Âge, notamment à Paris, lorsque l'exercice de la médecine, qui était initialement placé sous la tutelle de l'Église, passe sous celle de la monarchie. Les documents sur les livres et les bibliothèques confirment le rôle de la *materia medica* dans le processus de diffusion des textes d'autorité. Aussi est-elle présente dans le premier programme d'enseignement de la médecine dans la capitale (Alexander Neckam), puis parmi les livres possédés par la faculté de médecine. Les questions de l'exercice réglementaire de la médecine et de l'administration des médicaments sont également au centre de la controverse qui oppose, au 12<sup>e</sup> siècle, Rigord, moine de l'abbaye de Saint-Denis et Gilles de Corbeil, chanoine de la cathédrale Notre-Dame. Ce conflit témoigne de la concurrence intellectuelle et politique existant entre ces deux institutions, aussi bien l'une que l'autre proches de la monarchie, une concurrence qui perdure d'ailleurs encore au 15<sup>e</sup> siècle. L'évocation du milieu médical de Notre-Dame de Paris sera alors l'occasion d'étudier la carrière, le cadre de vie et la

bibliothèque de l'un de ses plus illustres représentants à cette époque : il s'agit de Jean Durand († 1416), un chanoine féru d'astrologie qui fut aussi "physicien" du duc Philippe II-le-Hardi.

*Sommaire :*

Introduction.

I. Le canon des savoirs médicaux à Paris

- Arts et médecine.
- Un programme des lectures (1175-1182).
- La Faculté de médecine et ses livres.

II. Saint-Denis et Notre-Dame : deux centres du pouvoir religieux en conflit (12<sup>e</sup>-15<sup>e</sup> siècles)

- Gilles de Corbeil († vers 1220) à Paris
- La querelle avec Rigord de Saint-Denis († vers 1210)
- Médecine, histoire et écrits d'autorité

III. Jean Durand († 1416), médecin et chanoine de Notre-Dame

- Le parcours
- Le milieu
- Les livres

Conclusion.

**Andrea UBRIZSY SAVOIA** (Università di Roma *La Sapienza*)

« Della storia degli erbari di *De materia medica* nel Medioevo e nel Rinascimento. »

L'opera più conosciuta di Pedanio Dioscoride (medico greco, nato a Anazarba presso Tarso in Cilicia e vissuto nel I sec. d.C.), il *De materia medica* in cinque libri, non rappresenta la nascita della farmacognosia del mondo greco romano, ma sicuramente è stato il punto di partenza dello sviluppo delle conoscenze dei medicinali prodotti durante il Rinascimento.

Sul come poteva essere l'opera di Dioscoride in origine le ipotesi sono divergenti, ma le copie nelle varie lingue del *De materia medica* più antiche giunte a noi sono generalmente illustrate. Lo scopo, il compito di questi "erbari" era di fornire un mezzo utile a riconoscere le piante in natura, di comunicare le loro proprietà specifiche e di fornire le modalità del loro impiego terapeutico. L'illustrazione ha una funzione molto importante nell'identificazione della pianta descritta nel testo: l'accorciarsi del testo doveva/dovrebbe essere controbilanciato dall'illustrazione più somigliante.

Rispetto alla discussione in un ordine ragionato delle piante (*Vindob. med. gr. 1, c. 512 d.C.*), la successiva adozione dell'ordine alfabetico eliminava informazioni utili, ma rendeva più pratica la consultazione.

Le ben note tarde copie e derivazioni mostrano una struttura simile: esse sono composte da singoli moduli che si ripetono, comprendenti i nomi delle piante accompagnati dalla loro raffigurazione, il commento o didascalia con la descrizione della singola pianta, dell'habitat, dell'utilizzo terapeutico.

Con l'aumento del numero delle piante descritte simili tra loro, appartenenti ad un gruppo affine (una sorta di "genere" tassonomico ante litteram), il nome dato seguirà un modello ragionato che in qualche modo anticipa il moderno sistema binomiale.

In mancanza di termini tecnici e di un linguaggio conosciuto e accettato universalmente, la descrizione della pianta si identificava in un paragone continuo, in un richiamo ad altre "specie" secondo l'autore più diffuse e conosciute, e comunque presenti nel *De materia medica*. Tutto questo aumenta l'incertezza dell'identificazione delle "specie" in natura con quelle descritte nel testo, lasciando quasi tutto all'esperienza più o meno valida del singolo utente. L'accumularsi nel tempo di queste incertezze, aggravate da passaggi di copie e traduzioni errate da persone incompetenti, portavano a gravi confusioni oppure permettevano delle non meno gravi sofisticazioni, mettendo in pericolo il malato.

Dopo un'iniziale revisione puramente filologica del testo dioscorideo (da parte di Barbaro, di Laguna, ecc.), i medici e filosofi naturali del Rinascimento come Pietro Andrea Mattioli (1501-1578) hanno iniziato a voler eliminare la patina accumulata durante i secoli e rintracciare le piante descritte da Dioscoride nei propri paesi ed attraverso l'Europa, i risultati parziali o spesso assenti delle ricerche non portarono ad un fallimento, ma al contrario alla scoperta di molte centinaia di specie fino allora sconosciute, gettando le basi della nuova disciplina che nasceva in questo periodo, la botanica. Tale disciplina studiava nel Cinquecento sia le piante medicinali (le farmacopee) sia quelle prive di usi pratici (cioè la flora), ed aveva i suoi mezzi di studio e osservazione, che erano oltre ai libri (a stampa) di testo (scritto anche in volgare) e le illustrazioni (nei libri e/o in raccolte: "erbari dipinti" o "hortus pictus"), i veri erbari (raccolte di piante essiccate e conservate per le verifiche: "hortus siccus") e gli orti botanici universitari ("hortus vivus").

#### **Raphaëla VEIT (Université de Cologne)**

« Le traité *De dietis* d'Isaac Israéli : traduction et réception. »

Les « Diètes » d'Isaac Israéli (mort vers 932) constituent un des textes les plus élaborés sur le sujet de la pharmacopée dans le monde islamique. Le traité fut traduit d'arabe en latin par Constantin l'Africain, moine au Mont Cassin (XI<sup>e</sup> siècle). Appelé le *Liber dietarum universalium et particularium*, le texte devint très vite l'un des traités importants de la *materia medica* ; à ce titre, il fut lu et abondamment commenté dans le cadre des universités médiévales.

Mon intervention est centrée sur les questions de la traduction en latin et de la réception du traité en Europe. Elle donne ainsi un premier examen de ce texte peu étudié jusqu'ici.

**Iolanda VENTURA** (Université d'Orléans – IRHT)

« Constantinus Africanus, *Practica Pantegni* II: pour une nouvelle mise au point. »

La *Practica Pantegni* traduite par Constantin l'Africain est un des documents les plus intéressants et les plus problématiques de l'histoire de la médecine médiévale. Matthaeus Ferrarius, biographe de Constantin, affirme que le moine-traducteur eut à sa disposition une petite partie de l'original arabe du texte seulement : il s'agirait du livre I, d'une partie du livre II, et du livre IX, le reste ayant été détruit par une tempête avant son arrivée en Italie. En utilisant d'autres sources, il fut cependant en mesure de fournir un texte complet, comprenant les sujets des dix différentes parties de l'original arabe, bien que le contenu soit différent. Les étapes de formation et d'évolution de la *Practica Pantegni*, ses sources, sa tradition manuscrite ont fait l'objet de nombreuses études, notamment par Monica Green, Mary Frances Wack, Mark Jordan et, plus récemment, par Raphaela Veit. Elles ont largement contribué à une meilleure compréhension de cette encyclopédie de la pratique médiévale qui doit être comprise comme un patchwork de sources différentes plutôt que comme une simple traduction.

Le livre II, concernant les médicaments simples, est aussi fortement touché par cet état fluide de la *Practica Pantegni*. Le texte est transmis par les manuscrits en deux rédactions. La première (réduite) inclut seulement un traité *De probanda medicina*, qui ne correspond que partiellement à l'original arabe, tandis que la seconde (augmentée) est constituée par trois parties, le traité *De probanda medicina*, une section *De simplicibus medicina* tirée d'une source inconnue, et une version alphabétique du *Liber de gradibus* d'Ibn al-Jazzar, traduit par Constantin lui-même. Les manuscrits ne préservent ce mélange que de manière inégale, et les trois parties ne semblent pas avoir connu le même succès. Toutefois, l'origine, la diffusion et la réception de cette partie de la *Practica Pantegni* restent encore à étudier.

Le but de ma communication est de faire le point de nos connaissances sur la pharmacopée de la *Practica Pantegni* et sur son impact sur la médecine salernitaine. A cet effet, j'examinerai attentivement, d'un côté, quelques exemples de manuscrits préservant la *Practica Pantegni* pour déterminer le type de texte transmis et ses relations avec le *Liber de gradibus* d'Ibn al-Jazzar, et, de l'autre, des textes représentatifs de la pharmacopée salernitaine, pour mesurer l'impact de la pharmacopée « constantinienne » et de ses composantes. Il sera ainsi possible de reconstituer l'essentiel de la transmission du texte et de s'interroger sur sa fortune médiévale et sur la façon dont il a influencé la pharmacopée salernitaine.

